

FÊTE ET MISTOUFLE...

Le populo a dansé, rigolé, lichailé au 14 juillet. Et il a bien fait, nom de dieu!

Les occasions d'oublier sa misère sont trop rares pour qu'il boude aux fêtes.

Le temps qu'on ne travaille pas, c'est toujours ça de gagné sur l'exploiteur.

Mais, foutre, y pas eu d'arrière-pensée à ces amusements: on n'a pas rigolé en l'honneur de la prise de la Bastille, en signe de libération.

Ah non, alors! On ne coupe plus.

On a festoyé le 14 juillet, comme on fête les saints: quand vient la Saint N'importe-quoi, on achète un gros bouquet et on le colle sous le pif du camaro dont c'est l'anniversaire. Y a rien de religieux là-dedans, personne n'est bigot pour ça, - on le fait uniquement parce que c'est une occasion de casser la gueule à quelques litres.

Le 14 juillet, c'est kif-kif!

Cette année, plus encore que les précédentes, rien n'est venu rappeler la prise de la Bastille; on n'a quasiment pas chanté la Marseillaise et, a moins d'être plus poivre que la bourrique à Robespierre, nul n'a gueulé: «*Vive la République!*».

Y manquerait plus que ça, vrai de vrai! Si on s'emballait encore, ce serait signe qu'on est à point pour bouffer de la paille.

«*En voulez-vous des z'homards?*» a été le cri de la fête. C'est idiot à pleurer, mais justement pour cela, ça résume chouettelement le dégoût du populo pour le régime actuel.

La République, cette bonne fille après qui on soupirait dans l'ancien temps, qu'on espérait dorlotée et câline... n'a été, - et n'ait - qu'une catin aimant à être pelotée par les aristos, les crapules et les bourgeois.

Il est naturel que le populo ait soupé de sa fiole: le Panama, Fourmies, les lois scélérates... et tant d'autres horreurs sont bougrement dures à digérer!

La conviction?... Y en a plus que chez les bistrots: ils se démanchent ferme pour qu'on danse devant leur porte, - car la danse engendre la soif.

Il y a quelques années, la famille Hayem s'asphyxiait à l'heure où les lampions s'allumaient.

Quand on sut la chose, y eût un frémissement de douleur: ces râles de misère, fusant au nez des pétards, étaient un rapprochement si sinistre que les plus bourriques en furent secoués.

Depuis, y a eu une telle défilade de suicides que, maintenant, les malheureux décanillent sans émouvoir personne, - sans troubler la digestion des ventrus.

Ainsi, bougrement trop rares sont ceux qui se sont aperçus que pour le 14 juillet de cette année, y a eu une série à la noire!

C'est d'abord, avenue d'Italie, un garçon boucher qu'on a décroché dans les chiottes de sa maison; frisant la cinquantaine, le turbin se faisant rare, il s'est pendu, - il a expliqué ses motifs dans une babil-larde:

«Dans la société actuelle, il n'y a pas de place pour les vieux. J'ai fait mon temps, il n'y a plus de travail pour moi, il n'y a plus d'argent, il n'y a plus de pain, je me tue. C'est tout ce qui me reste à faire. Adieu à tous les amis».

«*C'est tout ce qui me reste à faire...*» a affirmé le malheureux. Ça, c'est pas démontré, nom de dieu! Y avait bougrement d'autres choses à faire: la moindre était de vivre - quand même! Car, on n'a pas plus le droit d'empêcher un homme de manger, qu'on n'a le droit de l'empêcher d'aller aux chiottes se vider.

Presque à la même heure, rue du Moulin-des-Prés, on a décroché un autre pendu: un rémouleur de 60 ans, Émile Lautrot, qui lui aussi, s'est escoffié par misère.

Ces deux-là sont partis par vieillesse, mais voici toute une famille qui a fait un saut dans la mort:

Au Mesnil-Aubry, perchait un jeune ménage, avec deux gosses à la clé. Désespéré d'être sans ouvrage depuis des semaines, le père est allé se faire écrabouiller par le train de Paris; ne voyant pas son homme rentrer, la mère s'est doutée du coup et a voulu en faire autant: elle a allumé un réchaud de charbon... et elle et ses deux gosses se sont collés sur le lit... Les voisins sont arrivés à temps pour sauver les petits, quant à la mère elle n'en réchappera pas...

Et tandis que ces malheureux râlaient, les feux d'artifices pirouettaient dans la nuit et on gâchait en un couple d'heures de quoi rassasier les miséreux pendant quelques semaines.

Ces horreurs dureront-elles à perpète?

Mille dieux, non!

Un jour viendra où les fêtes seront bougrement joyeuses, - alors on n'aura plus sur le poil la vermine gouvernementale qui aujourd'hui nous accable.

En ce temps-là, la boustifaille se répartira suivant les besoins de ceux qui auront faim, et y aura plus de bandits pour accaparer les subsistances et les soustraire à la consommation.

A ce moment, on trouvera bougrement infect qu'à notre époque des individus aient pu être assez charognes pour faire métier d'empêcher des voisins de croûter et de se frusquer.

Émile POUGET.
